

PRETI TANEJA
Nous qui sommes jeunes



Nous qui sommes jeunes

Preti Taneja

Nous qui sommes jeunes

Traduction de l'anglais (Angleterre)
par Guillaume Contré

L'Éditions de
Observatoire

Ce livre a été publié sous la direction éditoriale de François Guillaume.

Titre original :

We that are young, Galley Beggar Press, 2017

ISBN : 979-10-329-0406-0

Dépôt légal : 2019, mars.

© Éditions de l'Observatoire / Humensis, 2019
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

© Preti Taneja, 2017 First published in the UK
by Galley Beggar Press Ltd

Pour Meera Taneja - la lumière

*Que raconte cette histoire qu'on ne peut raconter ?
L'ogresse et le chien plissent les yeux.
Le grand chat rôde dans la jungle.
Dans ma famille de cinq personnes, l'enfer se déchaîne.
Dirigée par des lapins qui battent le tambour,
une horde d'antilopes organise une attaque.
Le chasseur tourne autour d'elles, il ne fait qu'observer.
La mer est en flammes, la forêt tombe en cendres,
mais les poissons sont de sortie, à l'affût.
Le véritable pandit comprendra l'histoire, dit Kabîr.
C'est mon gourou. Il se sauvera lui et me sauvera moi.*

Kabîr, 138

I
Jivan

1

Il ne s'agit pas de terre, il s'agit d'argent. Il murmure son mantra tandis que le monde disparaît en tournant tel un pendule autour de l'avion. Le pesant crépuscule de l'été avale les éclatants rubans de la Tamise, le tampon officiel des Parcs royaux, un dôme lisse et blanc planté d'une couronne jaune. L'avion dépasse l'édredon de nuages qui borde l'Angleterre pour rêver à des temps meilleurs. À sa montre, c'est encore hier. Il avance l'aiguille dans le cadran. Maintenant, c'est demain, il n'en a plus que pour huit heures de vol.

Il a hérité du siège côté fenêtre, à écran tactile défectueux. C'est, au choix, les informations du vol ou *Slumdog Millionaire*, le dernier film qu'il aura jamais vu avec M'man. Ils y étaient allés la semaine de sa sortie en salles. Les gens dans la file avaient tous la peau marron, alors pour une fois M'man ne s'était pas recroquevillée dans son ombre comme si son jean et sa veste en poil de chameau pouvaient la protéger, expliquer qui elle était. Au lieu de ça, ils avaient eu leur habituelle dispute à propos d'Iris, et lorsqu'il avait acheté du popcorn au caramel elle s'était mise à renifler : elle avait pris froid. Elle reniflait encore tandis que le générique défilait sur le casting entier qui dansait en ligne dans un décor de gare indienne. À la sortie, il avait cru apercevoir ses larmes à peine sèches. Il l'avait entourée de son bras. La tête de M'man était l'endroit parfait pour que repose son menton. Il lui avait demandé si le film lui avait plu. Elle avait dit : « Pas du tout. » Ce n'était pas l'Inde, la vraie, elle n'en avait reconnu que les chansons.

Le trajet a été long depuis JFK jusqu'à l'escale londonienne de l'aéroport de Heathrow. Le réconfort du Johnny Walker lui a un peu tapé sur la tête, ce n'est pas le meilleur des whiskys, il le sait bien, mais l'étiquette lui plaît. On la croirait faite pour lui, comme un gamin dans une boutique de cadeaux qui trouverait un mug avec son nom dessus. À l'époque où il avait fait le voyage dans l'autre sens, pas une

seule boutique en Amérique n'avait un mug « JIVAN », alors il avait pris celui où était écrit « JON ». À treize ans, c'est contre la promesse d'un premier vol au long cours qu'il avait quitté l'Inde.

« Plus vite, allez, plus vite », prie-t-il tout en tambourinant des mains sur la tablette, ce qui lui vaut un regard oblique de la femme calée dans le siège d'à côté. Elle photographie avec son iPhone (4) la dernière page du magazine de la compagnie aérienne : *Ambika Gupta : vous offrir le miracle de la Numérologie avancée, un chiffre pour votre avenir*. Elle donne une tape sur l'épaule de l'homme installé de l'autre côté, un Sardarji en turban bleu et jersey assorti étroitement serré sur son ventre, orné d'un NUMÉRO 5 blanc. Le type a l'air d'attendre des quintuplés là-dessous. Elle lui sourit, s'enfonce de nouveau dans son siège. De fines lignes rouges parcourent ses mains, du henné un peu effacé comme si sa peau avait été retournée, douleur et beauté, tout entière parcourue d'un motif cachemire. Sa bague est une bande de platine surmontée d'un diamant carré, son cabas un Longchamp de ceux que portent les filles trop jolies, en toile imperméable avec des garnitures en cuir marron, mais il est petit, c'est le modèle le moins cher. *Ne sais-tu pas, ma belle, qu'il vaut mieux se passer d'un sac que d'en faire trop ?* Elle feuillette le magazine de la compagnie aérienne. Des pubs pour Marc Jacobs, Charlize Theron. Elle passe en revue les gadgets, les films. Dans un *gling-gling* carillonnant, les billes de verre rouges de son bracelet s'entassent autour de son poignet.

Le rythme lui rappelle l'ouverture de la musique sur laquelle M'man s'entraînait. C'était pour danser le kathak, avec précision, tandis que Jivan battait la mesure. Le poing qui frappe la paume, *Dha-din-din-dha*. Ses souvenirs ont les couleurs des derniers mois de sa mère, s'estompant du marron au jaune. La blancheur de l'hôpital ne pourrait rien contre un tel hématome. Le *Dha-din-din-dha* devient les doigts de M'man frappant doucement ses tempes - s'effaçant dans un souffle converti en râle à l'approche de la fin -, puis vient le lointain bourdonnement du moteur de l'avion dans ses oreilles. Ils volent haut au-dessus des montagnes d'allez savoir où.

Il sort son propre magazine. La couverture est une caricature - un minuscule corps marron surmonté d'une tête disproportionnée. Sous un halo de cheveux blancs, deux joues bouffies soufflent des bougies sur un grand gâteau d'anniversaire en forme de mamelle. L'Inde, bourgeonnant de tourelles d'hôtels patrimoniaux, de cheminées d'usines.

Des courses de voitures à sa surface, des rouleaux de tissu déployés, des tigres chassant des chèvres parmi des derricks jaillissants. Est écrit en capitales sur la manchette orange : *JOYEUX 75^E ANNIVERSAIRE DEVRAJ BAPUJI !* Les projecteurs illuminent le vieux visage rusé. *Cet homme, sur cette couverture, sur ce vol – c'est ce que M'man aurait appelé un signe.*

– Une boisson, monsieur ?

L'hôtesse de l'air est du pain blanc, de la confiture de prune, elle est à croquer ; son sourire promet boissons et surclassement, ou une main à saisir en cas de crash. Jon a envie de fanfaronner en exhibant le magazine : « *Hey, mon vrai nom c'est Jivan ! Quand j'étais petit, je connaissais ce monsieur ! C'est Bapuji, le parrain de mon demi-frère. C'est presque mon oncle. Pas de liens de sang, mais vous voyez. J'ai grandi avec ses filles, Gargi et Radha. Je me rappelle la naissance de Sita, sa cadette.* » Il pourrait même prononcer les mots interdits : « *Avez-vous entendu parler de Ranjit Singh, le second de Bapuji ? Eh bien, c'est un peu mon père !* » Il ferait mieux de lui dessiner directement un arbre généalogique avec le casting au complet.

– Rien pour moi, dit-il.

L'avion tourne, direction l'est. Sur l'écran, sa minuscule représentation en deux dimensions avance lentement, poursuivant une petite ligne rouge qui traverse la moitié de la planète. Il change encore de position sur son siège en essayant de ne pas faire de plis à sa chemise, de ne pas froisser son costume. Sur sa cravate, une rayure confirme une certaine université, Harvard, et ses chaussures, des John Lobb, sont anglaises et sur-mesure. Ce sont les trophées qu'il ramène à la maison. Après quinze ans. À Delhi, la ville de son enfance, un diamant à l'intérieur d'un diamant sur cette carte numérique.

La lumière de la cabine s'estompe. Les passagers s'allongent, rigides comme des mannequins, yeux masqués, les uns contre les autres. Il ouvre le magazine.

Bon anniversaire, par Barun J. Bharat.

J. J. J. Peut-être, pense Jivan, Barun est-il de ces types qui ont besoin d'une initiale supplémentaire, comme d'autres d'une épingle de cravate, pour se sentir en sécurité. Ou peut-être a-t-il un frère plus célèbre que lui.

« L'âge de Devraj, écrit Barun. Nous le saluons, lui, le fondateur de la Compagnie Devraj, un des magnats les plus aimés d'Inde, qui vient de fêter ses soixante-quinze ans. »

Devraj. Un large sourire répandu sur deux pages, en costume et chapeau safari. Jusqu'aux genoux dans des mangroves humides et fragiles, les Sundarbans, berçant un bébé tigre dans ses bras. « Homme d'affaires visionnaire, gourou pour des millions de personnes, employeurs pour des milliers de travailleurs, à la tête d'une chaîne de cent hôtels, père de trois adorables filles, Gargi, Radha et Sita, peut-on lire en légende. Père adoptif de Tipu Sultan, un bébé tigre de deux ans, qu'il a lui-même élevé, Ami des Animaux et Héros de l'Environnement, dans le zoo privé de la Compagnie. »

Et aussi – aussi – parrain d'un gars chanceux nommé Jeet. Comment Barun J. Bharat, soi-disant journaliste pour les prestigieuses compagnies aériennes, a-t-il pu passer à côté de ça ? Et les usines de tissu, du Pendjab à Trivandrum, occupées à transformer les fils de soie en or ? Ou les cimenteries et briqueteries dans des coins franchement perdus de l'Inde ? *Souffler et souffler, dit le grand méchant loup, bien sûr que la maison ne va pas s'envoler.* N'oublions pas l'industrie du transport qui fonctionne grâce aux pièces fabriquées dans les usines de la Compagnie, à partir d'un acier exploité et fondu dans des locaux appartenant à cette même Compagnie. Barun aurait besoin d'apprendre à investiguer, entreprendre ce genre de plongée dans Google que l'on ne ferait qu'à condition d'être banni dans une galaxie lointaine, très lointaine, survivant en exil, dans une attente forcée.

Il y a quelques nouvelles, cependant. La Compagnie se lance dans les voitures. Elle s'apprête à produire, au nom de la plus jeune, de la plus précieuse des filles de Devraj, Sita, en reconnaissance pour son investissement dans de nombreuses causes et plus particulièrement celle de Mère Nature, la première voiture hybride d'Inde, le plus petit véhicule du monde destiné à l'homme de tous les jours. « L'influence de la Compagnie ne cesse de croître en ces temps où l'Inde, écrit Barun, réclame sa place sur la scène globale. Cette révolution a vu le jour grâce à la profonde détermination de Devraj Bapuji, l'un de nos leaders les plus vénérés du monde des affaires et à son regard tourné vers l'avenir. Sa spiritualité nourrit constamment une remarquable philosophie du commerce. Son travail pour l'éducation des jeunes filles s'est vu récompensé d'un Prix spécial à l'Effort charitable, décerné par Akshay Kapil, l'honorable ministre du Développement des ressources humaines, et par le président de l'Inde. Ami personnel de la gauche et de la droite, conseiller en politique fiscale, son

habileté à manier la brochette lors des barbecues en famille est très appréciée de ses proches. C'est un homme dont l'intrépidité dans les affaires lui aura permis de faire pousser des hôtels de luxe en partant de rien et de devenir une des marques les plus réputées d'Inde. Ce qui ne l'empêche pas de rester humble. »

Eh bien ! Barun devrait prendre des leçons de style chez les Blancs. Sa prose est aussi écœurante que les friandises de la fête de Divali. Elle passe mal. Une langue digne d'un gâteau jalebi, pleine de tours, de détours, aussi grasseuse que l'huile usagée dans laquelle on les fait frire. Et pourtant, à travers les mots, Jon peut sentir sa Delhi tant attendue. Pourrait-il parler le Barun, s'il essayait ? Il en a les bases. Avant qu'on ne l'envoie en Amérique, son père le chargeait de rapporter le quotidien national, d'y chercher, découper et lire à haute voix le moindre article mentionnant Devraj, Ranjit ou les intérêts de la Compagnie. C'était un gamin de neuf ans très obéissant : il ne racontait que les bonnes histoires. À cette époque-là, c'était comme s'il n'y avait rien d'autre qui vaille. Il faut croire que les temps n'ont pas tellement changé.

Il sourit. Qui pourrait deviner en lisant ce reportage que Devraj portait chaque jour des slips spécialement teints, couleur safran ? Qu'un gourou quelconque avait dit au vieil homme qu'il dépasserait les cent ans s'il le voulait vraiment ? Ce sont des faits avérés. Une fois, alors qu'il s'appelait toujours Jivan et n'avait pas dix ans, il jouait à *Amour, Gloire et Beauté* avec Radha (c'était son idée), dans un endroit où ils n'auraient pas dû être (le dressing de Devraj). Dans un tiroir, sous les kurtas, les châles tissés à la main, les cravates pendouillant mollement à une perche, il avait vu de ses propres yeux les piles de sous-vêtements orange. Radha lui avait raconté ce que le gourou avait dit sur *la longévité du corps et du nom : du safran doit être porté chaque jour, près de la peau la plus précieuse*. Était-ce la première fois que Radha lui montrait sa petite culotte ? Elle était rose, avec des volants. Ensuite, elle s'était mise à pleurer parce qu'il ne voulait pas lui montrer ses propres dessous.

Il parcourt les pages en diagonale jusqu'à tomber sur une petite manchette qui attire son regard. « Devraj célèbre l'implantation de la Compagnie au Cachemire. » Ça, il ne le savait pas. « Bientôt, selon Barun J. Bharat, le touriste clairvoyant pourra séjourner, grâce à la Compagnie, dans un luxueux sept étoiles situé dans la plus agréable

et fraîche (littéralement !) des nouvelles destinations pour voyageurs locaux et internationaux, un retour à nos plus beaux souvenirs de l'amour. Où le dernier né des iconiques Mukti Spa de la Compagnie, dit l'article, vous fera pousser un soupir d'admiration. »

Le lancement d'une nouvelle voiture, l'ouverture d'un nouvel hôtel. Le bourgeonnant marché du tourisme local dans une ville prête à être conquise. Le monde entier en récession, sauf pour la Compagnie Devraj, qui a pignon sur rue dans la Nouvelle Inde. Il s'enfonce à son tour dans son siège, le magazine roulé n'est plus qu'une matraque de fortune entre ses mains.

Il ne s'agit pas de terre, il s'agit d'argent.

L'article s'achève sur une déclaration d'amour à Sita. « Une des plus remarquables, belles et brillantes jeunes femmes de Delhi : élégante, accomplie, tellement dévouée à Bapuji que depuis son retour du Royaume-Uni, elle l'accompagne lors de toutes ses apparitions publiques. Toujours seule à vingt-deux ans, écrit Barun, elle est la célibataire la plus convoitée d'Inde. »

Il y a une photo de Devraj en kurta blanc et châle marron. Il baisse les yeux vers Sita, placée dos à la caméra, son sari lacé comme un corset à l'ancienne lui strie la peau telles les facettes d'un diamant. Sur la dernière prise de vue, ils apparaissent sous une bannière *Delhi verte, Delhi propre !* avec le ministre du Tourisme, dont le bras fait un voyage sans fin autour des épaules de Sita. Elle a la main levée devant sa bouche, comme si elle bâillait ou riait, difficile à dire. Jivan examine l'image. Le voilà, sur son majeur : Gargi, Radha et Jeet ont tous des anneaux pareils à celui-ci. Les initiales de Devraj jumelées aux leurs gravées sur l'or plat.

L'encadré affirme : « DEVRAJJI, SITA DEVRAJKUMARI. INVITÉS SPÉCIAUX VVIP À LA CONVENTION ANNUELLE DU TOURISME EN INDE ET AU DÎNER PATRIMONIAL, HÉBERGÉ PAR LE GRAND HÔTEL ET MUKTI SPA DE LA COMPAGNIE À DELHI. »

Mukti encore, mukti. Jivan est incapable de se rappeler ce que cela veut dire. Il ferme les yeux. *Libération.* Sita avait cinq ans quand Jivan est parti. Tout ce dont il se souvient, c'est d'une petite princesse, attachée à sa Lottie, sa gouvernante, n'ayant jamais le droit de jouer dehors. Figé dans le ciel, tandis que le monde tourne. Peut-être a-t-il toujours été là, vieillissant dans cet avion. Peut-être les dernières années passées en Amérique n'ont-elles été qu'un rêve à la Disney.

Dehors : rien. Il demande un autre whisky.

– Désolé, monsieur, nous ne servons des boissons illimitées qu'en première classe.

L'employée s'éloigne, ses cheveux sont si soignés, son maquillage si banal qu'on pourrait la croire faite sur mesure par la Compagnie, télécommandée. Elle se glisse derrière le rideau rouge séparant les riches de ceux qui ne le sont pas tellement. De l'autre côté, c'est le pays des merveilles, des boissons et de la place pour les jambes, des hôtes qui ne disent jamais « non ».

Les captifs de la classe économique s'encerclent les uns les autres. Un enchevêtrement de saris, de tresses, de cardigans, de sandales à talons qui pendouillent aux boîtes vides de *Dunkin' Donuts*, de numéros froissés de *Glamour*. Les hommes s'étirent sur leurs sièges, les femmes serrent des enfants qui ne lâchent pas leurs Nintendo DS, même en dormant. Le dîner est donné, pas servi – des grumeaux marronâtres, plastifiés, dans une sauce makhani au beurre, accompagnés de riz et de cornichons. Ou alors des grumeaux blancs, plastifiés, dans une sauce aux herbes. Il opte pour le menu indien, puis pour l'Occidental. Il ne peut rien avaler. À côté de lui, les jeunes mariés essaient de maintenir nourriture, emballages et couverts sur leur tablette, de manger sans se donner des coups de coude. La fourchette de la mariée se casse, elle se sert de ses doigts pour le riz. Les odeurs forment un cocktail de peau réhydratée, de toilettes, de pieds.

L'écran tactile reflète le visage de Jon. Il a l'air déformé, comme s'il était devenu son vieux père. *Ranjit Kumar Singh, responsable en chef des nouveaux marchés au sein de la Compagnie, amateur de chaussettes éclatantes et de pochettes de costume assorties. Vestes sur mesure de marques prestigieuses, aux tissus fraîchement fournis par la Compagnie.*

La mariée à côté de lui finit son repas en raclant le fond de sa barquette avec ses doigts. Il se cale un peu plus sur la gauche pour éviter la chute d'éventuels grains de riz. Impossible de rester propre dans ce genre de voyage.

Six semaines plus tôt, il portait le même costume pendant les heures de visite. M'man, dans le lit, était de plus en plus silencieuse, de plus en plus maigre. Il s'était dit qu'elle finirait par se dissoudre. Puis elle serait glissée hors du drap en plastique pour qu'un aide-soignant vienne aussitôt la balayer. Elle avait pourtant souri en voyant son

Jivan bien habillé. Dans un moment de lucidité, elle avait dit, de sa mélodieuse voix de chanteuse :

– Jivan, ne va pas voir ton père habillé autrement. Comme ça, il verra que tu es mon garçon. N’oublie pas d’arroser mes jardinières à Nizamuddin, s’il te plaît.

Nizamuddin. La maison où il avait grandi, lui, le fils de Ranjit et d’une M’man si légère qu’elle semblait léviter lorsqu’elle dansait. Elle venait d’une famille d’artistes penjâbis. Elle disait toujours que son lointain cousin était Roshan Kumari, qu’il avait dansé pour Satyajit Ray. Sa peau pâle, sa tête drapée d’un dupatta soyeux et ses yeux en photos dans tous les plus grands magazines. Elle avait dix-sept ans quand Bapuji et Ranjit l’avaient vue danser à Chandigarh. Ils l’avaient fait venir à Delhi, pour qu’elle le fasse exclusivement pour eux. Les deux hommes étaient déjà mariés, tous les deux « fringants », avait dit M’man, avec leurs Ray-Ban dorées et leurs raies sur le côté. Ils portaient des chemises rentrées dans le pantalon, un pli au milieu, « quelle classe ». Et l’amour avait décoché sa flèche. Au début des années 1980, ils avaient couché ensemble. Ranjit s’était retrouvé avec un deuxième enfant.

Reléguée quelque part dans le Pendjab, la *vraie* femme de Ranjit avait appris ce qui s’était passé par des murmures télégraphiés sur des milliers de kilomètres. À ce qu’il semblait elle ne les avait accusés, ni lui ni M’man, préférant se murer *elle-même* dans la honte. L’histoire était la suivante : elle était devenue folle, enfermée au dernier étage de la maison de son père. Mais, avant cela, elle avait envoyé le *vrai* fils de Ranjit, Jeet, calme, un trésor, vivre avec son père dans sa magnifique maison de Nizamuddin. Celle-ci avait appartenu à un officier de l’armée, elle était même pourvue d’écuries et d’une cour où des anneaux pour attacher les chevaux saillaient encore des murs. Cette cour était parfaitement carrée, ses proportions idéales pour s’amuser à défiler, pour s’entraîner, pour jouer aux Généraux et aux Subalternes lorsque Jeet rentrait de l’école. À moins que Jeet n’eût des cours supplémentaires de sanskrit, de maths ou de n’importe quelle autre matière jugée pertinente par Bapuji et Ranjit, ils restaient dehors jusqu’à ce que l’ayah¹ de Jeet vienne le chercher.

Dans le souvenir de Jivan, Jeet était toujours là, un détail de cette maison au même titre que la sonnette de la porte d’entrée, profonde,

1. La gouvernante.